

les ignore, et je dois les entendre pour vous les pardonner.

Attendi par le souvenir de sa mère, enhardi par les paroles du prêtre, Marc commença le récit terrible de sa vie, puis au milieu de ses sanglots il entendit le prêtre prononcer sur son front la sentence de l'absolution. Un changement complet s'opéra dans tout son être. Il se jeta dans les bras de l'abbé de Gervaudun, et lui parla de son repentir et de sa reconnaissance avec un tel élan, que vaincu par ce spectacle, Jean Roulier, comptant ses dernières révoltes, se jeta dans les bras de la miséricorde divine avec un élan de ferveur qui arracha des larmes à son confesseur.

Une heure plus tard, dans ce cachot qui avait retenti de blasphèmes et de menaces, on n'entendait plus que la voix du repentir implorer la divine bonté.

Pour encourager les malheureux, l'abbé de Gervaudun ne cessait de leur rappeler la parabole de l'enfant prodigue, l'histoire du larron pénitent. Il les assurait du pardon du ciel, il ravivait en eux de célestes espérances, il les rapprochait à la fois de son cœur brûlant de charité et de son Dieu prêt à les accueillir, et quand sonna l'heure où gardiens, soldats et bourreau se demandaient quel drame sanglant allait se jouer dans le cachot des misérables, le prêtre en ouvrit lui-même la porte et s'avança en soutenant les deux condamnés qui, calmes et soumis, attendaient l'exécution de la loi.

Marc et Jean se laissèrent lier par le maître des hautes-œuvres, ils implorèrent une dernière fois la bénédiction du prêtre après lui avoir promis de mourir en chrétiens, ils marchèrent vers la place où se dressait le lugubre instrument de supplice.

La foule, dont la curiosité s'avivait de l'espoir d'être témoin d'une résistance désespérée, vit les deux compli-cés s'agenouiller sur la dernière marche de l'échafaud et répéter les paroles que leur mère leur avait apprises: — *Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort.*

A QUOI BON DES COUVENTS ?

A quoi bon des moines, des religieuses ? Ne vaut-il pas mieux vivre comme tous les autres ? Est-ce une existence digne d'un homme que de passer ses jours à psalmodier des offices et des prières entre quatre murs ?...

O vous qui vous plaindez ainsi, et qui trouvez tant à redire sur ce chapitre, écoutez ce qu'en dit et ce qu'en pense l'un des vôtres. Vous allez le reconnaître à son style, au tour de sa phrase, aux saillies de sa pensée : c'est encore Victor Hugo, et voici son opinion sur la question des religieux et des religieuses ; car ce qui s'applique à ceux-là convient à celles-ci. Je cite textuellement :

« Là, chez eux, que font ces religieux ?
 « Ils renoncent au monde, aux villes, aux sensualités, aux plaisirs, aux vanités, à l'orgueil, aux intérêts. Ils sont vêtus de grosse laine ou de grosse toile. Pas un d'eux ne possède en propriété quoi que ce soit. En entrant là celui qui était riche se fait pauvre. Ce qu'il a il le donne à tous. Celui qui était ce qu'on appelle noble, gentilhomme ou seigneur, est l'égal de celui qui était paysan. La cellule est identique pour tous. Tous portent le même froc, mangent le même pain, dorment sur la même paille, meurent sur la même cendre. Le même sac sur le dos, la même corde autour des reins. Il peut y avoir là un prince, ce prince est la même ombre des autres. Plus de titres. Les noms même de famille ont disparu. Tous sont courbés sous l'égalité des noms de baptême. Ils ont dissous la famille charnelle et constitué dans leur communauté la famille spirituelle. Ils secourent les pauvres,

ils soignent les malades, ils élisent ceux auxquels ils obéissent, ils se disent l'un à l'autre : mon frère.

« Les esprits irréfléchis et rapides disent :

« A quoi bon ces figures immobiles du côté du mystère ? A quoi servent-elles ? Qu'est-ce qu'elles font ? Nous répondrons : Il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être que celles que font ces âmes ; et nous ajoutons : Il n'y a peut-être pas de travail plus utile.

« Il faut bien ceux qui prient toujours, pour ceux qui ne prient jamais. »

Une actualité

Dans les troupeaux errants des pampas d'Amérique

On parla un jour de se donner un roi.

Un bœuf le repoussait d'une voix ére-gique,

— Eh quoi ! mugissait-il, nous subirions la loi

D'un égal ? Non, messieurs ; vive la république !

— Mais, lui dit un bison, au trône monarchique,

C'est vous, bœuf éloquent, vous qui seriez porté.

— Vrai ! dit le bœuf ; oh ! bien vive ! la Royauté !

Un inconnu.

A V I S.

Le *Bulletin* finit avec ce numéro sa dixième année d'existence. Il était né pour propager parmi les Canadiens les idées pour lesquelles les zouaves sont allés combattre à Rome. Sa carrière a été bien remplie, son influence s'est fait sentir surtout au foyer domestique, arène moins brillant, il est vrai, que celui des luttes extérieures, mais qui offre plus d'avantages pour affermir l'homme dans la voie du bien.

Le *Bulletin* n'a paru depuis quelques années que par le dévouement de quelques personnes. Notre liste d'abonnés est assez considérable mais le nombre de ceux qui paie est restreint, beaucoup croient assez faire en le recevant. Cette indifférence nous force de suspendre la publication du *Bulletin*. C'est à regret que nous prenons cette décision, personne plus que nous ne désire le voir continuer son œuvre. Il a fallu pour amener cette discontinuation de graves raisons, la principale est le manque de ressources. Nous avertissons les abonnés qui sont en défaut que nous allons pousser la collection des ar-rérages avec vigueur afin de liquider nos affaires.

DECES.

En France, Arthur de la Tocnaye, capitaine au régiment des zouaves pontificaux, décédé à Guérande, à l'âge de 42 ans.